

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 82=102 (1936)

Heft: 4

Artikel: Notre Infanterie au combat (Fin)

Autor: Nicolas

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Es ist der italienischen Kriegführung mit Tatkraft und operativem Geschick gelungen, im ersten Vierteljahr 1936 die Kriegslage grundlegend zu ihren Gunsten umzugestalten. Mag auch der Feind, den man besiegte, noch so rückständig in Bewaffnung und Organisation sein, tapfer war er und auch nicht ohne taktisches Geschick. Die Leistung Badoglio's und seiner Unterführer und Truppen verdient nicht nur hinsichtlich der technischen Vorbereitung und Unterstützung der Kämpfe Anerkennung. Politisch aber hat sich mit diesen Siegen die Lage Italiens ebenso verbessert, dessen Staatsführung das Spiel der Sanktionen bisher nichts anzuhaben vermochte.

Die bevorstehende Regenzeit braucht keinen Schrecken mehr für Italien zu bedeuten.

(Abgeschlossen 11. April 1936.)

Notre infanterie au combat

Capitaine *Nicolas*, Coire.

(Fin.)

Le principe de l'appui de feu dans l'attaque a été posé par notre Service en Campagne:

«Le feu s'affirme si puissant, qu'à défaut de son concours, il n'est plus guère possible de faire un pas sur le champ de bataille. Il arrivera à l'infanterie de ne pouvoir compter que sur ses propres moyens, en particulier sur ses mitrailleuses. Cet *appui de feu* d'infanterie ne doit jamais manquer» (§ 13).

«La continuité du mouvement exige la permanence de l'appui de feu (§ 213).

Il est confirmé par le § 451 de notre Règlement d'exercice:

«Le Cdt. Bat. engage sa *batterie de mitrailleuses* en masse pour marquer le moment et le lieu de son effort principal.»

Ces principes sont en général appliqués aujourd'hui. Lorsque l'attaque joue bien, il est magnifique de voir déboucher les fusiliers au déclenchement rageur du feu des mitrailleuses, de les voir bondir à chaque rafale. Les fusiliers, impressionnés par la puissance de ce feu, se sentent soutenus; ils ont l'impression que tout marche bien. C'est vraiment un beau spectacle.

Hélas! ce n'est vraiment aussi qu'un spectacle. Cette image est aussi éloignée de la réalité qu'une scène bien réglée de music-hall.

Allez vérifier les mitrailleuses (ou les F. M.) et vous accroupir à leur lunette de pointage. Laissons de côté les fautes techniques

des mitrailleurs : mauvaise prise de position qui aurait déjà peut-être amené leur mise hors de combat, erreurs ou oubli de la hausse, erreurs de buts par suite d'une désignation incomprise, mauvais emploi de la gerbe, etc. Ces fautes pourtant ne sont pas rares. Elles seules font déjà douter du succès de l'attaque à cause de l'inefficacité du tir ou du danger qu'elles présentent pour nos propres troupes.

Admettons au contraire que les mitrailleurs ont techniquement très bien travaillé. La seule question est : *sur quoi tirent-ils?* Faites ce contrôle et vous serez effrayés.

Le plus souvent, ils n'ont pas de buts ; ils tirent sur des points ou des lignes que l'on suppose tenus ! Ils gaspillent leurs très précieuses munitions à battre des objectifs vides de tout ennemi, alors que les véritables objectifs ne sont pas pris sous le feu. Ils continuent les erreurs que les Anglais ont commises avec leur artillerie dans la guerre des Bœers, que les Français et les Anglais ont faites durant la grande guerre jusqu'à l'expérience douloureuse de la Somme en 1916 et qui ont causé tant d'hécatombes. Les leçons de l'histoire s'oublient.

C'est un véritable crime que commettent les mitrailleurs. Nos Cp. de fusiliers se feront faucher par les mitrailleuses adverses tirant en tout impunité. Ne prétendons pas que nos mitrailleurs travailleront autrement à la guerre. La bataille, comme la dernière guerre l'a prouvé d'une façon sanglante, n'amène jamais une amélioration du travail, bien au contraire.

Des études sur le tir sur zone, parues ces derniers temps dans la littérature militaire en Suisse et à l'étranger, semblent venir pourtant confirmer ce mode de faire : on recherche la probabilité de toucher un petit but qui se trouve dans une zone que balayent des mitrailleuses. Ces études, qui ne sont certes pas sans valeur, sont dangereuses. Elles incitent nos mitrailleurs à faire fi du but précis et à se contenter à tirer sur des zones que l'on suppose occupées ; elles les incitent à la paresse et à l'inertie. Ceux qui préconisent le tir sur zone le justifient en prétendant qu'il sera souvent très difficile au combat de situer exactement les résistances ennemies.

Ce genre de tir en réalité, surtout dans notre terrain coupé, ne sera même pas un palliatif. Dans l'appréciation des positions ennemies, il faut se garder d'opinions préconçues et de simples impressions. L'ennemi se trouve rarement là où il est supposé. L'efficacité de ces tirs sur zone serait en général quasi nulle, comme il est très facile de le vérifier dans nos exercices à double actions.

Nos mitrailleurs n'emploient ce procédé que parce qu'ils n'ont pas de buts et parce que leurs chefs, que ce soit le Cdt. Bat.

ou le Cdt. d'une Cp. fus., *leur demandent de tirer*. Ces chefs s'abusent eux-mêmes de l'efficacité du tir des mitrailleuses; ils se laissent leurrer par le bruit. Leur aveugle confiance, qui leur fait baser leurs procédés de combat sur cette toute puissance du feu des mitrailleuses, et l'habitude leur feront lancer leurs troupes au devant d'une mort certaine et sans profit. Le réveil serait tragique.

Nos mitrailleurs ne doivent tirer que s'ils ont des buts. Ils commettraient autrement un véritable abus de confiance. S'ils n'ont pas de buts, il vaut mieux que les mitrailleuses se taisent, plutôt que de laisser éveiller un faux sentiment de sécurité.

Alors conscients de leur carence, les mitrailleurs s'efforceront de rechercher les buts. Les fantassins viendront aussi leur signaler tous ceux qu'ils auraient découverts. Cette observation et cette liaison intime avec les fusiliers sont presque inexistantes aujourd'hui. Elles prendraient enfin toute leur valeur.

En obligeant les mitrailleurs à n'ouvrir le feu que sur des buts reconnus, on constate une amélioration de l'efficacité. L'attaque, il est vrai, s'avère plus difficile, les préparatifs plus lents, les à-coups dans l'exécution plus fréquents. Mais, *même dans ce cas, les résultats sont déprimants*. On constate que, si quelques buts ont été reconnus, la plupart, et généralement les plus importants, les armes automatiques, restent absolument libres. Cela provient surtout du fait que les positions de ces armes sont plus éloignées. La fumée du tir à blanc permet pourtant de les repérer cent fois plus facilement que ce sera le cas en réalité dans le tir à balles sans fumée. En guerre, le nombre des armes ennemies, qui n'auront pas été repérées, sera encore plus considérable; notre infanterie se fera faucher sans défense et en vain.

Telle est la terrible évidence qui s'impose actuellement déjà dans l'exécution des plus simples tâches de feu, lorsque l'ennemi, pour agir directement devant sa position, s'est exposé à notre tir frontal, lorsqu'il n'a pas cherché, comme il le fera certainement, à échapper au feu de nos mitrailleuses. Notre terrain permet en effet de trouver très facilement des positions qui échappent complètement aux effets du tir à balles. Un léger repli de terrain, un talus, un éperon permettent à la mitrailleuse de se soustraire complètement aux vues, partant au tir frontal à trajectoire tendue (voir fig. 1).

De semblables positions n'appartiennent nullement à une guerre stabilisée; elles n'exigent aucun long préparatif. Une troupe un peu expérimentée les trouve pour ainsi dire instantanément.

Faites attaquer une telle position et vérifier l'efficacité du feu d'appui. *Cette efficacité tombe à zero*. Les mitrailleurs,

Les F. M. cependant ne pourront pas toujours remplir cette mission. Le manque de précision aux grandes distances limite leur emploi en portée. Souvent la mitrailleuse ennemie sera trop éloignée et les F. M. ne pourront pas l'atteindre.

Seule une mitrailleuse peut apporter une aide efficace. Il faut que les mitrailleuses avancent, *même jusque dans les toutes premières lignes*, pour résoudre cette tâche. Notre terrain heureusement nous vient en aide, en rendant très souvent possible cette progression des mitrailleurs.

La conception actuelle d'un appui de feu, poussant une attaque en avant dans la direction de son tir, conception issue de la guerre de position, ne s'adapte ni à notre armement, ni à notre terrain, ni aux conditions d'une guerre de mouvement. Bien que plaisante à la raison, elle ne correspond pas du tout aux réalités du champ de bataille.

Que pourront nos batteries de mitrailleuses en arrière sur leurs belles positions trompeuses, d'où elles semblent commander tout le champ de bataille? Combien de fois n'entendons-nous pas cette phrase: «c'est un non-sens de faire avancer les mitrailleuses; plus en avant, elles n'ont pas de champ de tir!» C'est pour cette raison que nous voyons souvent nos mitrailleurs soutenir (?) des attaques à 1200, 1500, voire 1800 m de distance.

A quoi servent les beaux champs de tir, si nos mitrailleuses n'ont aucun but? Toute la question est là. *Il ne s'agit nullement de champ de tir, il s'agit que nos mitrailleurs atteignent l'ennemi*, détruisent la résistance nettement déterminée qui empêche la progression.

La notion d'un appui permanent de feu et de batteries d'armes automatiques neutralisant le terrain sont des utopies excessivement dangereuses. Aujourd'hui ce ne sont que de grands mots sonores, demain ce seront des hécatombes sans profit.

Pour soutenir réellement l'attaque des Cp. de premier échelon, les mitrailleuses ne peuvent pas rester en arrière. Il faut qu'elles avancent, souvent même très en avant. Peut-être faudrait-il prévoir, progressant immédiatement derrière le premier échelon, *dès le début de l'attaque*, les mitrailleuses qui devront servir à contrebattre tout en avant les nids de résistances flanquants, de manière à ce qu'elles puissent immédiatement prêter main forte. Cet emploi des mitrailleuses est considéré actuellement comme une véritable hérésie; il s'impose pourtant.

La tendance nouvelle, qui prétend retirer aux Cp. de fusiliers les mitrailleuses qu'on leur attribuait normalement ces dernières années, sous le prétexte que ces Cp. posséderont des F. M. sur affût, est également fautive. Ces fortes batteries de mitrailleuses sont un leurre, parce que, sur leurs positions trop en arrière, elles

resteront sans emploi et surtout parce qu'elles ne pourront pas agir à l'endroit et à l'instant décisifs. Il faut fournir aux Cp. de premier échelon le plus d'armes possibles. Elles n'en auront jamais assez. C'est tout en avant que se jouera la décision.

Il n'y a pas là un alourdissement des Cp., comme d'aucuns veulent le prétendre. Au contraire, en mettant à leur disposition tous les moyens nécessaires, on facilite leur tâche, dont l'exécution en est accélérée, et l'on risque moins l'échec, qui provoquerait une bien plus grande perte de temps. Et si la décision une fois dépend de la vitesse et non pas du feu, comme il sera facile au Cdt. de Cp. de laisser tomber alors ce fardeau, de le laisser récupérer par le Bat., pour lancer sa Cp. à la victoire de toute la vitesse de toutes ses jambes.

Il ne faudra garder en batterie de bataillon pour un tir frontal que le strict minimum qui sera nécessaire premièrement pour réduire au silence les résistances ennemies agissant frontalement (pourtant sans grande chance de succès, comme le début de cette étude l'a démontré), deuxièmement pour protéger les flancs de l'attaque contre un retour offensif, troisièmement pour former une ossature de repli en cas d'échec. L'action de cette batterie ne peut ainsi pas être celle que lui assigne notre Règlement d'Exercice. L'action en masse préconisée «pour marquer le moment et le lieu de l'effort principal» risque de n'avoir aucune influence quelconque sur les premières lignes et de ne servir comme renseignement qu'à l'ennemi.

Le fantassin, en étudiant à fond l'efficacité de l'appui de feu que peut lui procurer les mitrailleuses, en reconnaissant les limites de cet appui, acquiert de plus en plus la conviction que les procédés d'attaque qu'il pratique aujourd'hui sont faux.

Il sait que les appuis de feu, comme ils se font actuellement, sont illusoire; il sait que les mitrailleuses ne pourront jamais lui donner une aide complète, ni même parfois suffisante; il sait qu'il devra déboucher souvent sans le claquement des balles, petit homme tout seul et sans défense sur l'immense glacis du champ de bataille.

Conscient de tout ceci, il recherchera son salut autre part; il recherchera d'autres moyens, d'autres procédés.

Reconnaissons ces défauts, cherchons à les parer maintenant et vite. Ne nous laissons plus tromper par la belle ordonnance des exercices du temps de paix. Recherchons *l'efficacité*. Ce sont des centaines de vies que nous épargnerons demain, ce sont de lourds déboires que nous éviterons et une grave crise de confiance qui tuerait pour longtemps l'esprit offensif de notre infanterie.